

N° 4 | MARS 2012

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

## LE CHANT DU SIGNE

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



## Sommaire

Éditorial .....	3
Le chant du signe .....	6
Slam, gestation de l'œuvre et traces .....	10
Manuscrit .....	14
Rêveries plumitives .....	18
462 <sup>e</sup> soirée des lettres — 16 novembre 2011 .....	23
463 <sup>e</sup> soirée des lettres — 21 décembre 2011 .....	27
464 <sup>e</sup> soirée des lettres — 25 janvier 2012 .....	30
<i>D'écluse en écorce / Over en weer / De part et d'autre</i> .....	34
<i>Chemins de doute</i> .....	37

PHOTO DE COUVERTURE: Candice Degreève

### C O T I S A T I O N 2 0 1 2

Merci aux membres qui se sont déjà acquittés du paiement de la cotisation 2012.

Si votre enveloppe est munie d'une pastille rouge, cela signifie qu'à la date d'expédition de ce numéro de *Nos Lettres*, votre cotisation ne nous est pas encore parvenue. Nous vous serions obligés dès lors et vous remercions vivement d'avance de bien vouloir vous acquitter de votre cotisation en versant 33 EUROS sur le compte de l'AEB IBAN BE64 0000 0922 0252 BIC BPOTEBB1 ou 000-0092202-52

COMITÉ DE RÉDACTION: Dominique Aguessy – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret –  
Claire Anne Magnès – Jean-Luc Wauthier – CONCEPTION GRAPHIQUE: Nicolas Dandois

# L'ancien & le moderne

Nos habitudes alimentaires, nos styles vestimentaires, nos goûts artistiques, nos loisirs... tout, souvent malgré nous, nous fige dans une catégorie et nous exclut d'une autre: branché ou ringard, jeune ou vieux, progressiste ou réactionnaire, moderne ou ancien.

Notre manière d'écrire n'échappe pas à ce jugement. Écrire *à la main* apparaît, aux yeux de certains modernes, comme un anachronisme, un îlot moyenâgeux dans l'océan numérique du XXI<sup>e</sup> siècle.

Le numéro de septembre 2011 évoquait déjà cette question.

Si l'on ne peut nier le trouble qu'a fait naître, pour les anciens, le passage du papier au virtuel, on ne peut ignorer non plus la difficulté d'un moderne à s'imaginer, le stylo suspendu, faisant tourner les mots dans sa tête avant d'écrire celui qu'il décidera de fixer définitivement sur la page. Aujourd'hui, un simple  *clic*  ajoute, remplace ou retranche; un copier-coller, modulable à l'infini, nous épargne des heures de recopiage. Nous privant parfois, hélas, du bénéfice de la réflexion. Et du cheminement de la pensée. De ce qu'on nomme communément le *manuscrit*.

Sous la plume ou le clavier d'écrivains de tous âges et tous horizons, les pages qui suivent nous invitent à nous pencher sur ces *traces*, de moins en moins présentes dans le monde de l'écriture – y compris la correspondance entre auteurs, souvent réduite à des courriels précaires –, alors que les sphères politiques et économiques ne cessent d'accroître, pour notre prétendue



sécurité, la *traçabilité* de nos aliments, de notre état de santé, de nos heures de travail et de notre compte en banque.

Paradoxe ? L'éternelle querelle de l'ancien et du moderne ne serait-elle pas plutôt l'expression même de la condition humaine ? Le besoin du je de s'inscrire dans le présent, de se rassurer qu'il *pense juste*, qu'il fait le bon choix dans le flux du temps ? N'avons-nous jamais tendance, face à un changement, à nous écrier : « Je n'aurais jamais fait comme ça » ? Ou, devant un frein à une modification que nous voudrions apporter : « Cette bande d'immobiles ne comprend rien » ?

Comme nous voudrions être rassurés d'avoir toujours raison ! Et comme nous cultivons la querelle et l'exclusion ! En confondant souvent le but et les moyens, le fond et la forme. En oubliant, malgré la leçon d'Anaxagore, que « rien ne se perd, rien ne se crée », mais que « tout se transforme ».



Ancien *ou* moderne? Je rêve que ce *ou* se transforme en *et*. En ce beau & tout rond comme le ventre d'une femme enceinte, en cette ligature répondant au doux nom d'esperluette, signe de liaison, porteuse d'union.

Quoi! À l'époque des séparatismes, des extrémismes, des individualismes? J'ose parler d'union?

Eh bien, oui, j'ose. Parce que je crois que « tout se transforme », y compris la nature des traces, des manuscrits et des écritures. Et parce que je ne crois ni aux discours d'exclusion ni aux certitudes éphémères des *ego*.

Mais je sais aussi qu'Anaxagore a été exilé pour impiété.

*Jean-Pierre Dopagne*

Joseph Bodson

## *Le chant du signe\**

Des signes, il y en a partout autour de nous : au-dessus, en-dessous, à gauche, à droite, devant, derrière...

Signes du temps, signes du lieu : et nous sommes précisément, à chaque instant, au croisement des deux. Proust ou Faust, lequel l'emportera ? Ne jamais dire à l'instant qui passe... Le temps retrouvé... Et le meilleur symbole, peut-être, de leur connivence : le jeu de l'oie. C'est Goethe encore qui l'a dit : *La vie est comme le jeu de l'oie : on finit toujours par aller où l'on ne voulait pas aller.*

Inséparable du signe, la trace : car nous ne sommes pas seuls en route, et d'autres passants, considérables parfois, nous ont précédés, laissant de multiples cairns sur les pistes que nous suivons. Les écrivains, les poètes que nous aimons ont joué à cet étrange jeu, Petits Poucets rêveurs, amassant au bord de notre route rimes et raisons, villages pathétiques, amères folies, tardives véraisons.

Tenez, pour économiser les citations, ce livre que j'ai sous la main, *Le fleuve et l'enfant*, de Chris Offutt : une histoire banale comme elles le sont toutes, celle d'un loubard, d'un errant, qui mûrit lorsque la femme qu'il aime attend un enfant. Une histoire narrée de façon très concrète, très réaliste ; mais un prologue qui est un superbe poème en prose. Écoutez-en donc quelques mesures : *Les ombres des nuages sont autant de grands poissons qui glissent vivement au-dessus de ma tête. Disparaissant dans la réfraction éblouissante de la lumière solaire qui s'affaiblit peu à peu avec la profondeur, la prairie devient le fond vivant d'un océan. Le sillage blanc des avions dans le ciel est comme la proue d'un bateau qui fendrait la surface très loin de moi [...]. Je me suis glissé alors hors de mon siècle pour pénétrer un passé sous-marin, je suis seul face à une force indifférente.*

(\*) : Rendons à César ce qui est à César. Le jeu de mots "chant du signe" est de Jean C. Baudet

---

[...] *Dans dix millions d'années, un étranger viendra explorer cette ancienne mer, cet ancien iceberg, cette ancienne prairie, et il examinera nos restes. Il ne trouvera ni pointes de lances, ni ossements de mastodontes, il ne trouvera que des bouts de plastique. Je devrais être sculpteur sur pierre et tailler un puissant panthéon, pour rivaliser avec les débris que nous avons laissés sur la lune.*

Peut-être, dans quelques millions d'années, les archéologues qui découvriront dans les ruines d'un Musée des Manuscrits les restes de nos écrits, dans l'abondante plénitude d'un *Meilleur des Mondes* « reboosté » et proliférant à l'extrême, jusqu'à l'eutrophisation, peut-être se diront-ils l'un à l'autre: *Mais pourquoi donc écrivaient-ils tout ça?* Et après quelques instants de réflexion, peut-être l'autre se retournera-t-il vers l'un en lui disant: *Peut-être qu'ils étaient très seuls. Peut-être qu'ils étaient très tristes.*

Oui, nous aurons toujours besoin du Petit Poucet. Nous aurons toujours besoin de cairns au bord de nos sentiers. Nous aurons toujours besoin de partir, et envie de revenir. La vie tout entière serait-elle un éternel retour, une nostalgie sans fin guérie? Enfant, j'étais fasciné par l'horizon, celui de mon village, que je n'avais jamais dépassé, et par l'étoile des vents que nous dessinions dans nos cahiers. Ulysse est l'ancêtre de Kerouac, même si l'un veut le départ et l'autre le retour; et la cabane de Thoreau n'est pas loin, avec son étang. Relisez donc *l'Ile au Trésor*, tremblez avec Jim Hawkins dans sa cachette, à la voix de Long John Silver; les vieux coffres sont bourrés de cartes oubliées, et l'équipage révolté tient conseil dans l'entrepont.

Je vous le disais en commençant: tout est signe, autour de nous. Nous avons appris à mettre les images en conserve, et les bruits, à geler les paroles, en réalisant le rêve de Rabelais. Peut-être l'air qui nous entoure garde-t-il la forme de chacun de nos gestes; peut-être le vent conserve-t-il l'écho de chaque rire et de chaque sanglot, dans les étroits défilés du temps.

Aujourd'hui encore, dans les brocantes et les vide-greniers, il m'arrive de tomber en arrêt devant les pires croûtes, qui ne valent pas même le prix de leur encadrement. Mais le peintre y a figuré une maison, et un chemin. En pleine forêt, au milieu des marais. Et ces sentiers perdus des Ardennes profondes, menant à des villages disparus, m'ont toujours fasciné. Le goût de l'inconnu, l'envie de découvrir une vie secrète, palpitante – ou les traces d'une communauté disparue. Au bout de chaque conte, il y a toujours une maison, ou un château. Mais, près de chaque maison, il y a toujours un chemin, qui vous entraîne vers d'autres horizons.

Ce ne sont là, me direz-vous, que de puérides rêveries, élucubrations d'un enfant solitaire. Voire. Il nous reste, dans notre manche, quelques atouts encore : Nerval, Stendhal, et Dhôtel, par exemple. Sans compter ceux qui effacent leurs traces, comme les Indiens suivent le lit des rivières. Paul-Louis Courier avait trouvé dans une bibliothèque de Milan un manuscrit rare du *Daphnis et Chloé* de Longus, où figurait un passage inconnu dans les autres éditions. Après l'avoir soigneusement recopié, il y fit un énorme pâté, le rendant ainsi inutilisable pour ceux qui viendraient après lui.

Rappelez-vous la joie de Pétrarque découvrant dans le grenier d'un couvent l'œuvre inédite d'un poète latin ; songez à ces moines du Moyen Âge, à ces longs trajets pour aller, pendant des mois, copier dans le scriptorium d'un monastère lointain un ouvrage qui manquait au leur. Songez à la *Rose de Bratislava*, d'Émile Henriot, cherchant, lui, en Europe centrale, les traces d'une édition rare de Casanova...

Et revenez, parmi les ruines de Chaalis, lire *Sylvie*, tout près de l'île aux peupliers où reposa Rousseau, tournez les pages du livre pendant que le vent fait frissonner les feuilles.

Écrire, serait-ce donc partir un peu ? Mais il y a plus en tout cela que le simple goût du vagabondage et le mal du pays, plus que le pittoresque, plus que les



---

signes qui nous attirent, plus que les traces que nous suivons. Plus, c'est-à-dire ?...  
Nous-mêmes, sans doute, que nous retrouvons au bout du voyage, pareils et  
différents, comme l'épi mûr est déjà tout pareil dans la graine.

Mais tout cela, les poètes, bien mieux que moi, vous le diront. Ainsi François  
Cheng :

*Au bout de la nuit un seuil éclairé  
Nous attire encore vers son doux mystère  
Les grillons chantant l'éternel été  
Quelque part la vie vécue reste entière*

(À l'orient de tout, Œuvres poétiques, Gallimard/Poésie, p. 215)

Et encore :

*Ne laisse en ce lieu, passant  
Ni les trésors de ton corps  
Ni les dons de ton esprit  
Mais quelques traces de pas*

*Afin qu'un jour le vent fort  
À ton rythme s'initie  
À ton silence à ton cri  
Et fixe enfin ton chemin*

(*ibid.*, p. 207)

Écoutons pour terminer Yves Bonnefoy :

*Et pourquoi ce besoin de l'ailleurs, que rien ne comble, mais pourquoi  
cette alliance que nous faisons parfois avec l'ici périssable, en l'ouvrant  
à la route pour le chagrin du départ mais pour la joie aussi bien, la pure  
joie du retour ?*

(L'arrière-pays, Poésie/Gallimard, p. 57)

**Dominique Massaut**

# *Slam, gestation de l'œuvre et traces*

Le slam est chose souterraine et mal connue. Tentons donc avant tout d'en éclaircir le sens. Le slam n'est pas un genre artistique émergent, une façon scandée, comme le fait Grand Corps Malade, de dire une poésie rimée sur fond de musique discrète<sup>1</sup>, ni encore un rap aux manières adoucies. Le slam, c'est un nouveau TERRAIN D'EXPRESSION, totalement libre de forme, de ton et de contenu, pour la poésie dans son acception la plus large.

Le mouvement a vu le jour à Chicago en 1984, lancé par Marc Kelly Smith. Il vise, par des scènes ouvertes à tous, et selon des règles simples mues par un esprit égalitaire, à réunir en une performance de quelques minutes la poésie et le corps. Il cherche aussi à réinsuffler dans le genre poétique, le véhicule du spectacle et l'esprit de fête avec, comme acteur central, le public.

Sur une scène slam, on trouvera donc tout et son contraire, pourvu que le slameur n'use, pour tout instrument, que de son corps, de sa voix et de ses propres mots – ce dont quiconque, en principe, est pourvu.

Dès lors, en quoi la question des traces que peut laisser ou non la gestation de l'œuvre peut-elle revêtir un caractère spécifique au cœur de la pratique du slam ?

1 : On parle alors de *spoken word*.

---

Le slam accueille tout le monde, y compris le poète *classique*, qui cherche avant tout la publication par le livre, et pour qui la scène slam ne représente qu'une étape ou un *petit plus* dans la publicité de son travail. Que celui-ci soit converti au PC et largue en corbeille tout brouillon malpropre, ou qu'il conserve, comme reliques, ses manuscrits griffonnés, chiffonnés et alourdis de taches presque vivantes, la question de la sauvegarde des balbutiements ne revêtira ici aucun caractère particulier.

Toutefois, la slam poetry, de par sa nature profonde ancrée à la fois dans l'oralité, le spectacle vivant et l'alternance du dire et de l'écoute, peut donner un tour moins commun à la question.

L'analphabète a pleinement droit d'accès à la scène slam. Il fabriquera son poème sans papier. Le poème sera répété et façonné mentalement et oralement jusqu'à ce qu'il acquière une forme satisfaisante aux yeux de son auteur. Là, pas la moindre trace persistante ni de l'œuvre ni du travail. Pourtant, nombreux sont les enregistrements audio et vidéo de ces performances. Mais pendant que certains supports CD ou DVD n'ont pas davantage de longévité qu'un mauvais papier, le son et l'image ne suffisent de toute façon pas à rendre compte du spectacle quand celui-ci, notamment, se révèle autant dans un espace situé quelque part entre le public et l'artiste que sur la scène elle-même. La caméra filme généralement le slameur, parfois le public, rarement l'un et l'autre dans le même plan.

Le slameur qui écrit prioritairement pour la scène slam sait qu'il écrit pour la diffusion vocale. Il sait aussi qu'il se prêterà à une relation proche, directe, immédiate, avec le public et cela, dans un bain d'écoute et de regard indulgent. Cela se fait naturellement, en bonne intelligence. *Celui que j'écoute sera, tout à l'heure, celui qui m'écoute...*

« *Les traces,  
ce seront les  
souvenirs  
mouvants.* »



L'ambiance n'étant donc pas en principe au jugement<sup>2</sup>, encore moins au jugement du texte, la scène slam peut tout à coup se transformer en laboratoire, occasion rêvée d'expérimentation, pour le texte comme pour l'interprétation. Jusqu'à devenir le lieu même de la création des poèmes. Certains passeront maîtres dans l'improvisation. D'autres, à chaque intervention, s'ingénieront à présenter le même texte sous des formes sans cesse renouvelées, la mise en voix modifiant l'écriture, l'écriture modifiant à son tour la mise en voix. Chaque prestation sera-t-elle ici considérée comme un brouillon de la précédente? Ou bien préférera-t-on parler d'une suite d'entités poétiques dérivant l'une de l'autre?

Dans ce contexte, on s'attachera de préférence à l'artiste en devenir, à son art en mouvement, plutôt qu'à des œuvres abouties, figées, souvent à jamais, sur le papier, dans de prétendues perfections.

C'est cela aussi, la culture slam. On y croise l'éphémère. On se prend à regarder le poème vibrer, offert aux vents et marées, comme s'il était une sculpture de sable au bord de l'océan. Il en gagne alors tant la noblesse que l'humilité.

2: Sauf lorsque le slam se pratique en tournoi et où l'on se complait à croire que la sanction des notes d'un jury de cinq personnes prises au hasard dans le public a valeur sérieuse de jugement généralisable.



Lorsque le poète Jacques Demierre [...] présente un poème sonore, quasi respiratoire, autour du seul mot poumon (dont il tient étrangement l'impression sur papier entre les mains!) on se demande bien quel serait l'intérêt de publier ce poème dans un livre! De plus, selon l'auteur lui-même, le poème, malgré la source unique (ce mot poumon), variera systématiquement d'une prestation à l'autre. Ce n'est que dans l'improvisation charnelle que le poème naîtra. Il y aura donc, à partir de ce support commun, une infinité de poèmes créés<sup>3</sup>.

La question n'est plus ici : Comment faire désormais, à l'heure des outils informatiques, pour conserver les étapes de la naissance du poème?, mais bien : Quel sens cela peut-il avoir de conserver la trace de la gestation d'une œuvre (c'est-à-dire en l'occurrence l'œuvre elle-même) qui se veut éphémère?

Car un slam est alors poème qui se fait chair et, par là, devient mortel. Les traces, ce seront les souvenirs mouvants que d'autres mortels en auront gardés. Comme pour nos défunts. Pourvu qu'ils n'aient pas été pétrifiés dans le regard ou la pose d'une statue.

3: Voir *Le slam sur papier, une absurdité?* in *Zone slam* (vol. 1), L'arbre à paroles, 2011, page 164.

**Myriam Dreesen**

# *Manuscrit*

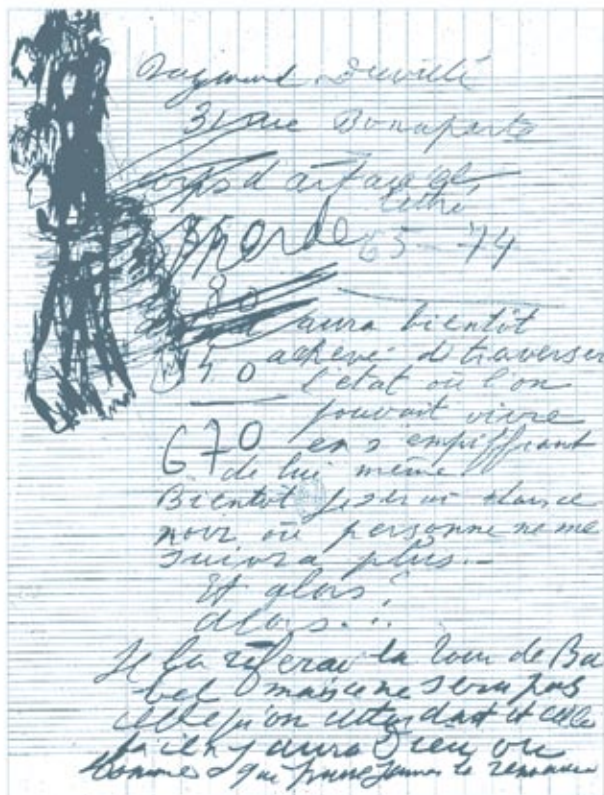
Myriam Dreesen, étudiante en littérature, est aussi auteur de poèmes et de nouvelles.

Que signifie, pour une jeune femme née avec l'ordinateur, la notion de manuscrit ?

Les gens me corrigent souvent : « non ce n'est pas ça, tu dois faire erreur, c'est... » Ils ne pensent pas que je puisse avoir raison ; pourtant quand je vérifie, je constate que c'était juste ; je me dis alors : je n'ai pas oublié. Je me réjouis, esquissant un sourire face au dictionnaire, seule : quand il n'y a plus personne pour accepter l'évidence. Le triomphe solitaire est un triomphe modeste mais un trophée de connaissance : la vraie victoire c'est le savoir.

J'ai toujours eu peur d'oublier. Quand on me reprend, je doute, je me dis que ma mémoire me fait défaut, qu'elle m'abandonne pour mélanger des informations, en effacer en me disant : non, pas aujourd'hui, je ne le retiendrai pas.

Je doute, je pense qu'ils sont sûrs d'eux. Moi, je suis certaine de mon ignorance et de la fragilité des souvenirs. Je suis sûre que l'on peut se tromper. Alors je leur dis ce qu'ils veulent entendre : qu'ils ont raison, que je fais « probablement » erreur. Ils sont contents : ils ont gagné. Reprendre quelqu'un et lui « prouver » qu'il a tort c'est un peu établir une supériorité, une sensation de pouvoir. La plupart sont trop fiers d'eux pour vérifier leurs dires, ils ont montré qu'ils connaissaient. Revenir sur le sujet en le corrigeant serait perçu comme de la mauvaise foi face à cette prise de pouvoir.



Artaud carnet merde,  
Cahier 435 page 16 verso,  
août 1947 (Gallimard)

J'ai toujours eu peur d'oublier : mes livres sont remplis de post-it et ma mémoire de mots. Difficile de ne pas tout mélanger, de laisser chacun d'eux bien imprimé dans l'esprit. Le temps les rend flous... Le manuscrit est la mémoire de papier, qui ne s'efface pas, qui ne nous juge pas et ne se trompe jamais.

Je dis manuscrit et je voyage dans le temps, parce que justement le manuscrit traverse les âges et vit plus longtemps que ses auteurs. Il faut laisser quelque chose à la postérité pour qu'elle sache et que le savoir soit exact.

« Je dis  
manuscrit et  
je voyage dans  
le temps »

**Peut-on pourtant réellement affirmer que les textes numériques relèvent du manuscrit ?**

Le texte numérique et le manuscrit veulent transmettre des mots à qui voudra les lire, les rencontrer. Jean-Luc Wauthier disait : « La littérature est une rencontre. »

Le web permet un nombre incalculable de rencontres en peu de temps et d'espace. En somme, rapidité et efficacité : universalité. L'ordinateur sera la technologie de demain, disait-on au XX<sup>e</sup> siècle. Au XXI<sup>e</sup> siècle, cette technologie est celle d'aujourd'hui : on nous demande de plus en plus de rendre des travaux imprimés, dactylographiés... C'est plus lisible, plus facile à envoyer, à modifier.

On m'a demandé en tant que jeune écrivain de donner mon opinion sur la notion de manuscrit. Je ne me revendique pas écrivain, toute personne qui écrit n'est pas forcément écrivain, j'essaie seulement de montrer, de partager une transmission. J'ai, paraît-il, le choix entre le manuscrit ou le texte numérique ; mais si je dois rendre un travail, il faut qu'il soit « dactylographié ». Ce faux choix est une belle utopie. Beigbeder disait dans *99 francs* : « les publicitaires sont payés aujourd'hui pour décider de ce que vous aimerez demain » ; « lorsque nous achetons une voiture nous ne pouvons en choisir que la couleur, et encore ».

Toutefois, la technologie est un allié essentiel pour noter des idées immédiates, en grand nombre. Les poésies, je les note à la main parce que c'est court, sinon, le temps d'allumer mon ordinateur, les mots sont partis, ils ont repris leurs affaires et m'ont dit qu'ils repasseraient une autre fois. Les nouvelles viennent en une fois, le début, la fin et le corps. Tout vient en une vague et pour éviter que les mots ne me claquent la porte au nez, je me précipite sur mon clavier.



---

Enfin, je suis en train d'écrire un roman commencé par quelques mots jetés sur des feuilles de brouillon. Affligée de deux heures de trajet en bus par jour pour me rendre à la Haute École, j'ai pensé qu'écrire dans le bus pourrait être un bon moyen de ne pas oublier mes idées mais également de rentabiliser ce temps inutile. Écrire à la main était difficile dans le bus. Alors, j'ai rédigé à l'ordinateur les cent premières pages de mon roman. La difficulté des pages trop nombreuses est de se souvenir de ce dont on a déjà parlé, où on l'a dit... Je relisais et changeais constamment des détails, mélangeais des informations, ne suivais plus de structure. J'ai réécrit plusieurs fois l'introduction et le corps, pour finalement demander conseil à un professeur, qui m'a dit « tu dois l'imprimer, tu y verras plus clair mais garde tout, ne jette rien ».

*« garde tout,  
ne jette rien »*

J'ai imprimé les textes, ajouté les feuilles de brouillon et des dessins. Ce roman, commencé il y a maintenant plus de deux ans, prendra le temps qu'il faudra, la solution réside dans l'écriture manuscrite. Comme si l'esprit, parce qu'il ne notait pas avec ses mains, refusait une œuvre, ne la considérait pas comme sienne car imprimée. Comme si l'inconscient nous rétorquait brusquement : « non ce n'est pas de moi ça, tu dois faire erreur... ».

Plus qu'un devoir de mémoire, plus qu'une trace du passé, le manuscrit est une part de notre identité que nous laissons à la postérité, un bel héritage qui traverse les âges et si le numérique permet de le conserver plus longtemps, il ne faut pas substituer l'un à l'autre. Le numérique ne remplacera pas forcément le manuscrit, ils devraient collaborer comme le corps et l'esprit. Et si l'écran était aussi fragile que le papier ?

Jean-Loup Seban

## *Rêveries plumitives*

L'homme de plume est un ancien dévot des Muses en procès de béatification: ses restes gisent dans les dédales muséologiques. La presse d'imprimerie d'abord, la machine à écrire ensuite, l'ordinateur enfin eurent raison de l'immémoriale hégémonie du scriptor. Le calame, la plume d'oie, le porte-plume, le stylographe, tous ont holocausté leur destin à l'avènement de la toute-puissante Dame Touche, qu'aucun désir apollinien ne peut empoigner avec flamme, mais que l'on frôle, avec méfiance, du bout des doigts, comme le marbre d'un statuaire. En notre ère technologique, on ne croise plus guère, au Café de Flore sur le Boul'mich ou à la Bibliothèque royale du Mont-des-Arts, que des frénétiques du clavier, le geste saccadé, l'œil collé à l'écran. Étonnant paradoxe quand on connaît le succès des designers de stylographes!

Quiconque veut se faire une idée de ce que fut l'homme de plume, autrefois citoyen de la République des lettres, n'a d'autre choix que de pousser l'huis d'un musée. À côté d'un portrait dessiné, gravé ou photographié, il découvrira, épinglé dans une vitrine, une page griffonnée, une partition, une missive, un bref; chaque document étant soigneusement annoté pour le bénéfice des amateurs éclairés et des touristes en quête de rêves.

En notre capitale brabançonne, où tant de cultures s'entrecroisent, s'interpénètrent et se fécondent, un bibliophile français de renom, Gérard Lhéritier, eut l'heureuse idée de donner un petit frère à son aîné parisien: il avait déjà créé à Paris le Musée des lettres et manuscrits. Son second musée s'installa dans les Galeries royales Saint-Hubert. Le collectionneur se métamorphosa en mécène; sa collection en Jardin des

---

Hespérides, le paradis du loisir de l'âme. Le collectionneur ou l'amateur d'antiques, l'antiquaire comme on disait alors, est un type d'homme particulier, un métissage de marchand et de savant, qui apparut à la Renaissance, en cette époque splendide où l'éclat coruscant du Dieu du Pinde chassa les spectres enténébrés du Golgotha. Et ce fut un Pontife romain, mécène généreux et éclairé, imbibé d'hellénisme, qui prit l'heureuse initiative d'ouvrir ses collections au public lettré. L'idée du musée privé était née. Dès le dix-septième siècle, cette mode connut une première floraison à Florence, Oxford et Paris, grâce aux collections royales et princières, ainsi qu'aux cabinets des parvenus du négoce et de la finance. C'est également à la Renaissance que les princes de l'Église et les puissantes familles se mirent à rivaliser par l'étendue de leur culture, symbolisée par la constitution d'une bibliothèque. Le collectionneur Gérard Lhéritier s'est donc coulé dans cette auguste lignée, avec la particularité d'avoir réuni un patrimoine de l'écrit, incomparable et inestimable, composé de 80.000 autographes, dessins, lettres et manuscrits. Une véritable manne pour l'amateur éclairé, mais aussi pour le néophyte, dont seulement une partie est exposée dans les musées de Paris et de Bruxelles.

*« on ne croise  
plus guère que  
des frénétiques  
du clavier,  
le geste saccadé,  
l'œil collé  
à l'écran »*

Dès que vous passez l'huis du Musée des lettres et manuscrits dans la Galerie du Roi, vous êtes chaleureusement accueilli par une escouade de jeunes gens, aussi enthousiastes que charmants. On vous guidera ensuite avec attention et l'on vous instruira sans pédanterie sur les documents exposés. Les collections permanentes sont logées à l'étage, tandis que le rez-de-chaussée est réservé à la boutique et aux expositions temporaires.

Le conservateur a eu soin de répartir les collections permanentes selon cinq thèmes: littérature, arts, histoire, musique et sciences. La présentation, la scénographie comme on dit aujourd'hui, combine fructueusement le chronologique et le thématique. De tous les

« *l'homme de lettres peut-il se contenter de créations encodées?* »

visiteurs, le médiéviste se sentira particulièrement gâté, le clou de l'exposition étant une bulle pontificale du douzième siècle. Mais qu'on se rassure, il y a de quoi satisfaire tous les intérêts! Ainsi, le familier de Montaigne pourra admirer un exemplaire de la quatrième édition des *Essais*; le patriote savant se réjouira de la présence d'un Vésale de 1642; le cœur du dix-huitièmiste s'envolera vers les cimes parnassiennes à la vue des missives de Casanova, de Rousseau, de Voltaire, de Bernardin de Saint-Pierre, de Diderot et de Sade; les courriers de Charles Quint, François I<sup>er</sup>, Philippe II, Louis XIII, Jacques II, Charles X, Marie-Thérèse, Léopold I<sup>er</sup>, Nicolas II et Churchill charmeront les férus d'histoire politique; les mélomanes et les musicologues tomberont en pâmoison devant les écrits de Mozart, Beethoven, Wagner et autres compositeurs des siècles antérieurs; les fans de Jacques Brel seront proches du délire; les membres de l'AEB ne seront pas dépayés devant l'abondance de textes, dessins et documents afférant à la littérature nationale; les Flamands se rengorgeront devant la vitrine consacrée à Hugo Claus; la correspondance d'Hergé saisira les affidés de Tintin; enfin, les anciens de la Cambre et des Beaux-Arts retrouveront des âmes sororales parmi les artistes impressionnistes, surréalistes ou dadaïstes, les membres du groupe des XX et du mouvement Cobra. Que l'on soit amateur ou connaisseur, on fera une pause respectueuse devant les représentants du panthéon de l'art belge: Alfred Stevens, James Ensor et René Magritte.

D'un tel musée, on ne ressort pas sans appétence épistolaire. À deux pas, la terrasse de Mokafé attend le plumitif. Il avise une table libre, s'y faufille, soupire en s'asseyant, commande un moka, sort d'une pochette une carte-vue achetée au Musée et, d'un geste lent, décapsule son stylographe Mont-Blanc. Miracle! L'accro à la technologie se métamorphose en épistolier; le voilà qui griffonne ses impressions, sans doute à l'intention d'un ami. Belle revanche de la plume sur Dame Touche?



A-t-on vraiment besoin d'écrire à autrui ce qu'on ressent, ce qu'on voit, ce qu'on croit ? C'est en tant qu'épistolière que Madame de Sévigné entra au panthéon des lettres en 1725. La tradition de la lettre savante, chérie par les humanistes, était toujours vivace au Grand Siècle. Mais avec la babillarde marquise, la lettre familière, narration intime ou

Dessin d'Alechinsky sur tapuscrit de Michel Butor intitulé « Poisson bien soluble », 1969

privée, tissée d'expériences vécues, d'opinions et de sentiments personnels, se tailla une place de choix dans la République des lettres et devint même avec le roman épistolaire un des modes privilégiés de la création romanesque.

Rappelons que le commerce épistolaire est un art, la prolongation de l'art de la conversation ou sa substitution. Quand Louis Guez de Balzac, las du fatras du monde, se retire dans sa campagne charentaise, il adresse à ses amis parisiens des lettres sérieuses, doctes, au style éloquent, semblable à un discours transmettant des pensées. Les recueils de ses *Lettres* paraîtront entre 1624 et 1627. Quand les familiers des salons de Madame du Deffand, du baron d'Holbach ou de madame Geoffrin sont empêchés de paraître, ils adressent de longues lettres à leurs hôtes sur les sujets en cours. Quand l'abbé Barthélemy séjourne à Rome, lors de l'ambassade du comte de Stainville, le futur Choiseul, il consacre ses soirées à écrire ses impressions et découvertes au comte de Caylus, l'illustre antiquaire parisien.

Qui veut approfondir une œuvre scientifique ou littéraire, saisir l'esprit dans lequel elle a été engendrée, doit s'immerger dans la correspondance de son géniteur, qu'il soit physicien ou poète; il ne peut faire l'économie de ces archives historiques. Par ailleurs, l'homme de lettres peut-il se contenter de créations encodées? Les textos suffisent-ils vraiment à entretenir ses relations?

Faisons un vœu: que le porte-plume et le stylographe reconquièrent leur empire. Et s'il faut une raison à ce vœu, disons que la renaissance de la plume assurerait, encore et toujours, à la librairie ancienne d'être émoustillée. Pour le bonheur universel, le rêve forlangerait son charme.

# 462<sup>e</sup> soirée des lettres 16 novembre 2011



**Michel Joiret,**

*Madame Cléo,*

roman, éd. M.E.O.;

*Les patates et autres tubercules de la pensée,*

éd. du Cygne. Présentation par Évelyne Wilwerth.

Un roman bon et fort, avec une dimension autobiographique, lance Évelyne. Michel Joiret rappelle une phrase que lui avait dite Jacques



© Pierre Moreau

**Antoine:** *Tu dois apprendre à assumer qui tu es.* Ici, il n'a pas triché avec la vérité. Il ne faut pas oublier cependant qu'il s'agit d'un roman. La première version en avait été écrite il y a 30 ans, il assume la nouvelle écriture, tout en préservant l'innocence de la jeunesse.

**É.W.:** La première partie commence le 1<sup>er</sup> juillet 2002... De là, nous passons à janvier 1942: des souvenirs heureux malgré la guerre.

**M.J.** Et puis, tous ces personnages, acteurs, peintres, poètes, qui entouraient mon père.

**É.W.:** Vers 10-12 ans, il était pétri d'angoisse, hypersensible, avec une mère très peu présente. Mais une femme jouera un très grand rôle: madame Cléo, un personnage très fort, qu'il nuancera par la suite ... Il parlera de sa *docile impuissance*.

**M.J.** Un personnage qui a existé, qui tenait un salon de beauté, à 50 m de chez son père. Il en était à la fois émerveillé et horrifié.

**É.W.:** À 20 ans, il décide de se marier, avec Odile, et ils partent en Tunisie, où il va enseigner. Séparation, tentative de suicide. Un désir de régression...Trois obsessions: la prime enfance, Odile et madame Cléo.

**M.J.** Il a connu le désordre à différents niveaux. On reproduit ce qu'on a vécu au cœur de l'enfance.

**É.W.** insiste sur l'élégance de l'écriture, avec quelques touches brutalement prosaïques. Un fil chronologique, mais avec le mélange de différentes périodes, et une fin en boucle. Impeccable...

Quant aux *Patates*, nous dit-elle, elles ont un ton faussement désinvolte. Oui, reprend-il, j'ai voulu enregistrer ce que je percevais autour de moi.

**É.W.:** Une fatigue morale?

**M.J.:** Un désir de compréhension.

**É.W.:** Un thème majeur, la femme. *Sans une femme, je ne puis être heureux.* Mais aussi le thème de l'écriture, de la mort. *Je veux bien mourir, à condition d'éteindre moi-même la bougie.*



## Philippe Mathy,

*Barque à Rome,*

Éd. L'Herbe qui tremble, illustrations de Thierry Chauveau.

Présentation par Marc Dugardin.

Non pas un recueil de poèmes, nous prévient Marc Dugardin, mais un recueil de notes.

**P.M. :** Je vis dans un coin de campagne isolé et isolant, à Guignies. Je me suis mis à tenir un journal, en juillet 1999 et en juillet 2002, lors de mes séjours à Rome.

Il est précédé d'un carnet de notes algériennes tenu à 22 ans, *Le sable et l'olivier*.

**M.D. :** À Rome, sa préoccupation du temps est devenue très forte.

**P.M. :** Fondamentalement, on ne se change pas. Pour moi, la poésie, c'est être attentif aux petites choses, signes d'éternité. La poésie est une vocation au bonheur, mais cette recherche peut être vécue douloureusement.

**M.D. :** Tu es un homme du regard, avec un vocabulaire visuel. Tu alternes l'humour et le tragique.

**P.M. :** Perdre la mémoire de ce qui était vu. Les contraintes qui pèsent et qu'il me faut oublier, comme s'il y avait un écran entre le réel et nous. D'où mon recueil *Jardins sous les paupières*.

Il insiste encore sur le fait qu'il est resté un homme de la campagne plutôt que de la ville. À la campagne, il a un rythme naturel: *Chez nous quelque chose peut advenir et ici tout peut arriver*.





## Annemarie Trekker,

*Écritures de l'intime,*

essai, éd. Traces de vie.

Présentation par Dominique Aguessy.

Dominique Aguessy note tout d'abord la multiplicité des écritures de ce livre. Chaque contribution est indispensable, chacun y libère sa parole.

Ainsi, les interrogations de Nicole Versaille, son questionnement sur l'autocensure, les réactions des membres de sa famille suite à la publication de *L'Enfant à l'endroit, l'enfant à l'envers*.

**A.T.:** Annemarie rappelle à ce propos que l'on est sujet de son histoire, mais aussi son produit.

**D.A.:** La dialectique entre le regard sur soi-même et le regard de l'autre.

**A.T.:** Il y a plusieurs intimes. Le soi pour soi, l'expression immédiate de soi. Le second, que l'on partage aux tables d'écriture, en tenant compte du contrat de confidentialité. Le troisième, destiné à un public. Mais toujours, à la base, le respect de l'autre et de soi.

**D.A.** rappelle à ce propos qu'Annemarie est sociologue. Sa méthodologie ?

**A.T.:** Méthodologie et déontologie. Une prise de distance par rapport à l'émotion du moment.. Un travail d'élaboration sur la langue et le rapport à l'autre.

**D.A.:** ce qui permet les nuances, l'intime devenant audible. Une réflexion sur la communication.

**A.T.:** Une histoire dans le temps. Des moments riches, émouvants, et la rencontre dans cette densité.

**D.A.:** Tracer un cadre sans enfermer...

**A.T.:** Il faut laisser la part à l'autre, assumer le risque. L'autre a aussi son histoire. Comme Dominique l'a fait remarquer, ces trois présentations ont bien des choses en commun. Décidément, l'intime a plus d'un tour dans son sac, et c'est l'occasion de se répéter, une fois de plus, avec le vieux Sophocle, que *la plus étonnante des merveilles, c'est l'homme*.

# 463<sup>e</sup> soirée des lettres

## 21 décembre 2011

**Martine Cadière,**

*Encore un jour sans Giroud,*

**roman, éd. Dricot, présentation par Anne-Michèle Hamesse.**

C'est sous de bien tristes auspices que s'ouvre cette séance: nous venons d'apprendre le décès d'Émile Kesteman. Émile était l'esprit de ce lieu, avec sa présence forte, son étonnante mémoire, sa capacité d'accueil. Chacun des intervenants, après l'annonce du président et les poèmes lus par Isabelle Bielecki, se plut à rappeler en quelques mots tout ce qu'Émile représentait pour lui.

Martine Cadière habite Waterloo, mais séjourne très souvent dans le Périgord noir. Infirmière, passionnée par l'écriture, elle aime les intrigues policières, les figures de femmes qui ont marqué leur époque: George Sand, Joséphine Baker, Sarah Bernhardt, Françoise Sagan, qu'elle évoquera prochainement. Ces femmes ne sont pas toutes féministes, mais elles ont voulu bousculer certaines barrières

**A-MH:** Mais d'où vient cet amour du polar?

**MC:** Une façon de réfléchir un peu particulière. Des personnages forts, des dialogues qui font mouche.

**AMH:** Ici, cela se passe à la rédaction d'un magazine culturel. Une jeune journaliste a disparu.

**AMH:** On se sent tout de suite chez soi, de par le cadre: Waterloo. Et puis votre style, simple, direct... Faites-vous un plan?

**MC:** J'ai un plan, mais souvent, je me laisse porter par mes personnages.

**AMH:** Vous avez voulu prolonger ces femmes, ...

Anne-Michèle évoque encore le cadre, et le personnage du capitaine



© Pierre Moreau

Mattei. Mais pourquoi écrire, et quelle est, de Martine Cadière, l'activité préférée :les conférences, le théâtre (elle a en préparation une pièce sur le racisme), l'écriture romanesque ?

**M.C. :** J'aime également les trois. Et l'écriture me donne une impression de plaisir, de plénitude...



© Pierre Moreau

## Isabelle Bary,

*La Prophétie du jaguar,*

roman, éd. Luce Wilquin. Présentation par Thierry-Pierre Clément.

Isabelle Bary, elle, a fait des études de mathématiques, tout en ayant déjà en elle la passion de l'écriture. Ingénieur commercial, elle est partie en 1994, sac au dos, avec son futur époux, pour découvrir le monde; cette expérience se traduisit en un livre, *Globe Story*, suivi de deux romans, *Le cadeau de Léa*, et *Baruffa*. Quant à Thierry-Pierre Clément, il a lui aussi beaucoup voyagé, et il a publié plusieurs recueils de poésie.

**TPC :** C'est ici l'histoire d'une prophétie, le télescopage de quatre destins, un journaliste, un maître d'équitation, un clochard, une jeune femme trop forte. Le jaguar est le messenger, dans la mythologie maya.

I.B. entrecroise les séquences, les points de vue, le récit progresse par résonances.

**TPC :** Tu établis une structure préalable ?

**IB :** Il y a toujours un squelette, et puis, moi aussi, je me laisse emporter. Mais j'aime aussi beaucoup la recherche préalable

TPC a aimé dans ce livre, l'humour et la tendresse. Ainsi, ce personnage de Grâce, obèse, virtuose de l'autodérision.

Suit une évocation de *Juste un regard*, un ouvrage qu'elle a réalisé avec une amie photographe, Caroline Wolves-Perges, et qui est consacré aux sans-abri de Bruxelles. Alors qu'elle attendait dans sa voiture l'heure de se rendre à un rendez-vous, elle se trouva stationner en face d'un SDF et de son chien. D'où naquit une superbe réalisation, qui nous entraîne à une réflexion sur nos rapports avec les autres.

## Jean-Michel Aubevert,

*Les Utilités du rêve,*

poèmes, éd. Le Coudrier, dessins de Catherine Berael.

Présentation par Joëlle Billy.

Jean-Michel Aubevert est un amoureux des jardins. Quant à Joëlle Billy, son épouse, elle dirige les éditions du Coudrier, qu'elle a fondées en 2001.

Des rêveries en prose, 45 textes indépendants, nous dit Joëlle. L'auteur arpente les saisons, dans les pas de Rousseau, plus en poète qu'en philosophe, pour célébrer la richesse végétale qui nous entoure. Il y a aussi un côté érudit...

**JM:** Une façon de fréquenter la nature qui est double, la rêverie + le regard. Rousseau herborisait aussi...

**J:** La poésie peut naître de quelque chose de scientifique...

**JM:** Un rapport au temps, une forme d'attention, qui repousse plus loin la rêverie. Il nous faut réapprendre à regarder, recouvrer une capacité d'étonnement.

**J:** rappelle une phrase de Gauguin : Ne copiez pas la nature, rêvez devant elle.

**JM:** Il faut travailler avec les mots, avec le regard. Une autre façon d'appréhender le temps, une forme méditative de rêverie et d'observation... Nous ne sommes que des créatures de la vie, et l'élan vital traverse les générations.

**J:** Le vivant nous prête l'air que nous respirons.

**JM:** Dans notre société, la valeur d'échange l'emporte sur la valeur d'usage, on ne voit plus ce qui est donné. Ainsi, pour les abeilles, on ne voit que le miel, on ne voit plus la pollinisation.

**J:** On peut se poser des questions sur l'utilité de la poésie.

**JM:** Si la langue n'est plus travaillée par l'écrivain, elle se perd. Et puis, il y a la sonorité, la musique de la langue.

Une belle soirée, noire et blanche, comme la nuit nervalienne, où l'on glissait doucement et sans heurt, d'un livre à l'autre...



© Pierre Moreau

464<sup>e</sup> soirée des lettres — 25

© Pierre Moreau



© Pierre Moreau

**Françoise Lison-Leroy,*****On s'appelle, poèmes, éd. Rougerie;******Les pages rouges, roman, éd. Luce Wilquin.*****Présentation par Colette Nys-Mazure.**

Cela commence par un portrait, un portrait tout vif, à l'éclat printanier, sorti tout frais du pinceau de Colette: le portrait de Françoise. Un portrait où la finesse, la pénétration s'allient à l'amitié: sa démarche garçonnière, gaillarde, sa chaude sympathie. *Vous nous croyez complices, et vous avez mille fois raison*, conclut-elle.

Ces poèmes? Une longue phrase en trois parties. De sa solitude, son territoire propre, héler les autres. Il y a d'ailleurs un lien fort avec le roman. Mais d'où lui est venue l'idée d'un roman?

**F.L.:** Le roman s'est imposé. J'ai été habitée par une rencontre. Dans le *Courrier de l'Escaut*, il m'arrive de publier des portraits, pas seulement littéraires. C'est ainsi que j'ai été amenée à rencontrer une vieille dame de Deux-Acren. Elle avait perdu sa mère à 13 ans; avec son mari, ouvrier carrier, ils avaient fait sauter un train, pour la Résistance.



---

janvier 2012



**C.N.:** Mais il y a d'autres personnages, comme l'homme des pages rouges, ces pages qui, dans la presse provinciale, sont réservées au sport. Et puis cette vigile, infirmière de nuit... On croit qu'on va s'emparer des êtres, mais ils se dérobent constamment, à l'image de la taupe.

**F.L.** se souvient d'avoir dormi à la belle étoile, et il lui semblait entendre, sous elle, ce travail souterrain des taupes...

**C.N.:** C'est un roman de poète, avec beaucoup de phrases sans verbe, d'adjectifs décalés. Elle compose avec des mots comme avec des objets.

*D'où l'idée de Colette, de lui demander de choisir trois objets-fétiches. Ce seront des capsules de bouteilles, qu'avec un cousin, elle posait sur les rails pour les faire aplatis par le train. Second objet : un mètre pliant, qu'elle tient de son père, et enfin une lampe de poche...*

**C.N.:** Elle cherche toujours le mot juste, elle est d'une grande exigence dans le domaine de l'écriture.

**F.L.:** Il m'est arrivé de passer une journée complète sur quatre mots... La lecture finale révèle le lien avec le recueil de poèmes : *On s'appelle quand et où?*



© Pierre Moreau

## Éric Brucher,

*Colombe,*

éd. Luce Wilqui.

Présentation par France Bastia.

Éric Brucher et France Bastia ne se connaissent pas avant cette présentation...Mais il n'y pas loin d'Hamme-Mille à Nethen. Et ce fut une rencontre heureuse : France a adoré ce livre, tant pour le fond que pour la forme. L'écriture est impeccable, le style, coulant et souple. Il a commencé tard à écrire ?, demande-t-elle.

**É.B. :** Ce fut une maturation lente. J'avais ce désir en moi depuis toujours, mon épouse m'a encouragé à le réaliser. Il est vrai que l'enseignement prend beaucoup de temps...

**F.B. :** C'est l'histoire d'une adolescente en terminale, à 18 ans, souffrant d'anorexie. Pourquoi ? Elle se cherche elle-même, refuse la platitude du monde. Il y a de l'Antigone en elle. Elle considère son âme comme une colombe dans une cage . L'origine de son livre ? Au départ, un jour où j'étais en classe, et que le ciel était particulièrement limpide, comme un désir de vouloir boire cet air glacé...

**F.B. :** La première phrase du livre : *Parfois je voudrais boire le ciel entier.*

**É.B. :** Le désir aussi d'explorer cette énigme que l'on est soi-même.... Je me suis projeté dans un personnage féminin....

**F.B. :** Il n'est pas un chapitre qui ne pose une question fondamentale, tous les grands thèmes sont abordés.

**É.B. :** Le début est assez lent, puis on arrive à un tournant, elle reprend vie, elle aspire à une transcendance. Par excès de psychologie, on risque de médicaliser des phénomènes spirituels. Elle trouvera un père de substitution...

Il évoquera lui aussi la couverture, pour laquelle il a choisi une peinture abstraite de Nancy Seulen.



## Christian Thys et Jean van der Hoeden, *Diable et diabolisation du Moyen Âge à nos jours,* Éditions Racine, Bruxelles, 2011.

Christian Thys et Jean van der Hoeden se sont rencontrés à Louvain, étant étudiants, et ce fut le début d'une longue amitié. Tous deux sont philosophes de formation. Christian Thys s'est chargé de la partie historique de cet ouvrage, tandis que Jean van der Hoeden en étudiait les implications psychologiques.

L'histoire offre des faits, nous dit Christian Thys, tandis que les individus sont très fragiles, impuissants contre les systèmes dans lesquels ils sont embarqués. La naissance du Diable s'est placée dans un environnement théologique. Il y a eu, surtout, cet ouvrage, la véritable Bible des inquisiteurs, le *Malleus Maleficarum*, ou *Marteau des Sorcières*, de Kramer et Sprenger, paru en 1486. L'argument d'autorité seul y importe, la réalité des faits n'est pas prise en considération. Il y a là beaucoup de refoulement, tous les arguments, même les plus spécieux, sont utilisés. La misogynie y transparaît sans cesse. La femme est objet de péché, d'où l'on trouvera beaucoup plus de sorcières que de sorciers.

Il y aura, par bonheur, des adversaires de ces thèses, comme Friedrich Spee von Langenfeld, qui fut confesseur de sorcières. Les sorcières, dira-t-il, servent d'excuse aux maux des temps. Mais l'autorité était toute-puissante sur les fonctionnaires ordinaires.

Jean van der Hoeden enchaîne en soulignant que l'individu porte en lui des forces de destruction, tout un mécanisme de pulsions, notamment sexuelles, qui sont refoulées par l'éducation. Malheur à l'individu qui porte en lui le péché, autrement dit le plaisir. Et il insiste sur le sens premier du mot érection, image de l'homme qui se dresse contre les pouvoirs. Sans cette révolte, l'individu châtré par l'autre devient responsable de ce qui en lui et chez les autres est perverti. Que faire de notre violence, de notre capacité de détruire ? Faire une œuvre de création avec ce qui pourrait être une force de destruction, conclut-il.



Marc Dugardin- Alexandre Valassidis,

*D'écluse en écorce,*

L'herbe qui tremble, Paris, 2011.

Marc Dugardin-Marleen de Créé-  
Goedele Peeters- Stefaan van den Bremt,

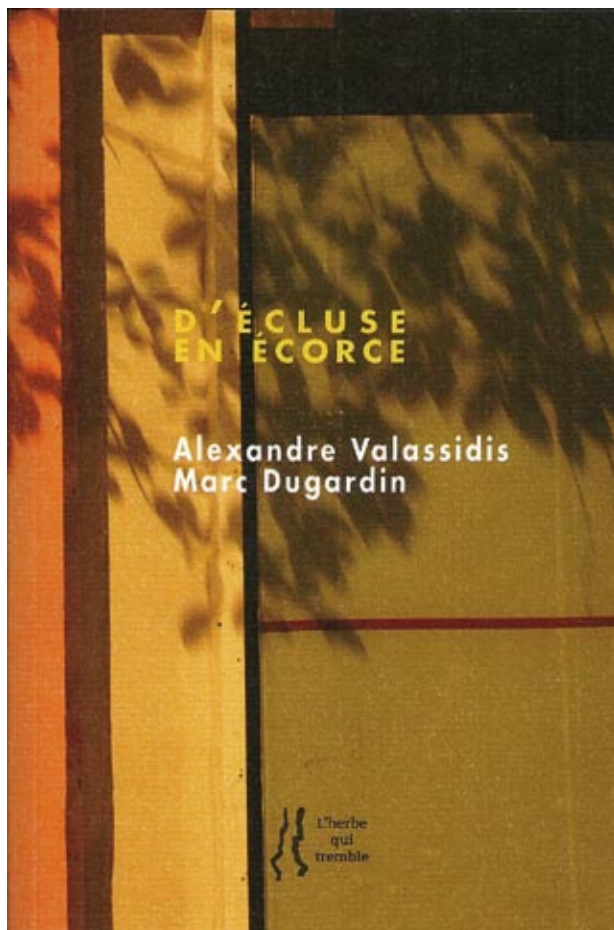
*Over en weer / De part et d'autre,*

Louvain-Leuven, 2011.

Marc Dugardin est un homme et un poète de dialogue et de transmission. Pour lui, l'amitié et le soutien aux plus jeunes sont, plus qu'un programme, deux manières d'être au quotidien.

Il nous le prouve, aujourd'hui encore, en nous offrant deux nouveaux livres dont l'un est écrit à deux mains (avec le poète Alexandre Valassidis, récemment révélé avec « *Rue poitrail* », paru au Taillis Pré) et l'autre à quatre (des poèmes écrits en dialogue avec la graveuse Goedele Peeters, la poète Marleen de Créé, traduite en français par Stefaan van den Bremt, ami de longue date de Dugardin et qui s'est en outre chargé de la traduction en néerlandais des poèmes de Dugardin).

Dans « *D'écluse en écorce* » – qui me permet de saluer le travail d'un nouvel éditeur français de poésie, ayant déjà, à son catalogue, Pierre Dhainaut, Véronique Daine ou Philippe Mathy, « L'herbe qui tremble », Dugardin et Valassidis entrent en dialogue. On pourrait dire par le climat intime, la (relative) brièveté des poèmes et le mezza voce (qui, depuis toujours,



donne au poème de Dugardin l'impression qu'y entrant, on pénètre dans une église romane plongée dans le clair-obscur) que tous deux sont des chambristes de de la poésie. Mais ils n'utilisent pas les mêmes instruments. Pour prolonger la métaphore musicale, je dirais que, là où Dugardin privilégie les bois et cordes, Valassidis use davantage des cuivres et des percussions. Tendresse de l'aîné, à la conquête d'une parole sereine et consolatrice; allure plus coupante, plus âpre de ton du cadet, tous deux unis par leur thématique, mais séparés formellement.

Par exemple, page 15, Dugardin dénombre ce que contient la maison du poète alors que, page 16, Valassidis affirme qu'il *parle sans maison*. Même les champs sémantiques forment contraste, l'un *parle du pain qui est simplement bon sur la table*, quand l'autre use de *mots tendus de remparts*.

Ces contrastes rendent le livre fascinant et l'on ne sait s'il faut préférer – mais faut-il « préférer » en poésie et préférer, n'est-ce pas déjà exclure ? – la parole âpre du cadet ou *la table mise pour celui qui vient*, le visiteur que Dugardin espère.

Évoquons aussi, trop rapidement, une très belle préface de Lucien Noullez et des photographies de Carla Boni.

*De part et d'autre*, par contre réalise bien ce que Montaigne disait en substance de l'amitié, qui fait de deux êtres un seul tissu dont on ne peut plus distinguer la couture qui les a unis. Issus de la même génération, la Flamande de Créé et le Wallon-Bruxellois Dugardin parlent ici vraiment à l'unisson et leur double parole, à la fois épaulée et est épaulée par les très belles gravures de Goedele Peeters. Ici, les « instruments » des deux chambristes sont à peu près les mêmes et la complicité avec la graveuse est remarquable ce qui, au-delà de la poésie, fait de cet ouvrage un très beau « livre-objet ».

On sait Dugardin excellent soliste de la poésie. Il prouve ici qu'à côté de ses nombreux engagements poétiques personnels – par exemple au *Journal des Poètes* – il peut être aussi à l'aise dans la polyphonie de la poésie et de l'amitié.

Jean-Luc Wauthier

Francis Chenot,

*Chemins de doute,*

Éditions de l'Atlantique, collection Phoibos,  
F-17102 Saintes, 2011, 60 pages, 16 €.



Qu'il est agréable en ces temps où se multiplient les publications en ligne, de tenir en mains un volume de bons poèmes, imprimé sur beau papier et illustré par un(e) artiste de qualité! Le plaisir de la lecture s'en révèle plus vif. C'est ce que nous avons ressenti en ouvrant les *Chemins*

« *Avoir été de  
ceux qui savent /  
que ce que l'on  
n'a pas offert /  
est définitivement  
perdu* »

de doute de Francis Chenot. Tirage limité à 250 exemplaires numérotés, papier de création blanc nacré, grain subtil, reproduction d'une œuvre de Silvine Arabo – à qui l'on doit aussi la maquette et le logo de couverture: cette réalisation des Éditions de l'Atlantique, installées en Charente-Maritime, renforce notre conviction que Paris n'a pas l'apanage des bons et beaux ouvrages de poésie contemporaine.

Si les quatrièmes de couverture sont rarement substantielles, celle de *Chemins de doute* demande plus qu'un coup d'œil. Une quinzaine de lignes serrées présentent Fr. Chenot, né en 1942 dans les Ardennes belges, fondateur avec Francis Tessa des éditions de l'Arbre à paroles, directeur de la revue qui porte ce nom, traducteur et adaptateur de poèmes, poète surtout: une vingtaine de recueils dont *Bucheronner le silence* (2006), écrit en résidence d'auteur à Trois-Rivières (Québec). Un texte à peine plus court, et que suit un des plus beaux poèmes du livre, définit la démarche des *Chemins de doute: un processus de recommencement [...] qui chaque fois interroge les mots et se laisse interroger par eux*.

*Chemins de doute*: ceux que parcourt le poète, porte-parole de l'être humain qui sait au moins ceci, que nulle réponse définitive ne peut mettre un terme à ses interrogations. Certes *Il y a les grandes orgues / des réponses toutes faites / et qui ne résolvent rien* mais on entend davantage *La petite musique de nuit / des questions ingénues*. Rien n'est assuré: *Le désir de croire en Dieu / n'en prouve pas l'existence*. Pourquoi l'écriture? Parce que le poème peut *aider à formuler les questions* et qu'*Écrire pour se justifier / d'être au monde cela suffit*. Comme le cycle des saisons où *la mort donne la vie*, le questionnement et l'écriture sont en perpétuel recommencement: *le travail de mémoire propre au poème va quoi qu'on fasse rester / à jamais inachevé / donc à recommencer* mais d'autre part, *C'est toujours des décombres / dans les décors en ruine / d'une fin de partie / que vont surgir les mots / d'un poème à venir*. On pourrait croire

que la réflexion menée par Chenot s'accompagne de l'immobilisme dont est souvent marquée la méditation. Il n'en est rien: *le doute est mouvement*, écrit-il; tel un ruisseau, il hésite d'abord *avant de prendre force / et de se déployer / pour attaquer la gangue / des vieilles certitudes*. Mouvement aussi, le poème, car *Les mots sont toujours / en partance*. Bien que pénétré de son doute, le poète doit *oser dire son désaccord et choisir de résister debout*.

Une suite de poèmes brefs, sans titre, parfois dotés d'une épigraphe ou dédiés à un(e) autre poète, composent les *Chemins de doute*. À plusieurs reprises, Francis Chenot y joue sur les mots, homophones, paronymes: *le doute est une faim en soi, À l'impassible nul n'est tenu, Maux pour mot, sans vain cœur ni vaincu...* Nous leur avons préféré des remarques et leurs prolongements poétiques sur le genre grammatical de *doute*, *vin*, *arbre*, féminins dans d'autres langues.

Si *Chemins de doute* constitue la majeure partie du livre, celui-ci offre d'abord un autre ensemble poétique: *Été des Indiens?* Inspiré par un retour à Trois-Rivières, il est tout imprégné de *souvenance / et de lèvres tremblées*. Amitiés, paroles, échanges, images, frémissement de la nature habitent des pages aussi vibrantes que pudiques. Fuite d'écureuil, vols d'oiseaux, lune d'argent, feuilles rouges des érables, *Dans l'été des Indiens / les vieux mots / reprennent vie*. Et devant une telle plénitude, le poète revenu là avec émotion s'interroge: *Dans une autre existence / peut-être a-t-on été des Indiens / en accord avec ciel et terre*.

*Chemins de doute*, un livre qui, malgré son titre et son questionnement douloureux, s'ouvre sur des souvenirs de bonheur partagé et se ferme sur les beaux mots de *chaude fraternité*.

Claire Anne Magnès

« Il nous  
faudra  
défricher /  
le jardin  
retourné aux  
ronces /  
extirper  
le liseron /  
retravailler  
la terre /  
et semer le  
doute »

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°4 | MARS 2012



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL : 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE – CCP : 000-0092202-52

SITE INTERNET : [WWW.ÉCRIVAINSBELGES.BE](http://WWW.ÉCRIVAINSBELGES.BE)

ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES,

DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE, DE M. WILLY DECOURTY, BOURGMESTRE,

ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.